

# Entretien avec Catherine Pochet

par Arnaud Dubois et Patrick Geffard

**Arnaud Dubois** : *Dans l'appel à contributions que nous avons rédigé pour ce dossier consacré à la Pédagogie institutionnelle, nous rappelions que ce courant pédagogique – qui s'est développé en France depuis la fin des années 1950 – fait partie des tentatives d'articulation entre psychanalyse et éducation. Vous avez participé au développement de ce courant dans lequel vous êtes engagée depuis plus de quarante ans et nous aimerions que vous nous racontiez votre parcours. Comment avez-vous rencontré la pédagogie institutionnelle ? Pouvez-vous revenir sur l'histoire de cette rencontre et les années qui ont suivi ?*

**Catherine Pochet** : J'entre dans l'enseignement en octobre 1967, après mon baccalauréat. Je deviens enseignante dans un groupe scolaire de mille élèves des quartiers nord de Bondy (93) qui regroupe une maternelle et deux élémentaires. Filles et garçons sont séparés. Ma seule formation a consisté à passer huit jours dans les cinq niveaux différents. À la fin de la semaine, l'institution m'affecte dans une classe de 26 garçons de Cours élémentaire deuxième année (CE2). Comme aurait dit Fernand Oury : « *n'ayant pas été formée, je n'ai pas été déformée par l'École normale* » ! C'était « l'école-caserne »<sup>1</sup> dans toute sa splendeur : les sifflets, les mises en rangs avec les bras tendus, les mains sur la tête, les mains au dos, tout ce qu'on voudra de cet ordre-là. C'était une école dans un quartier difficile qui fonctionnait extrêmement bien, car le directeur tenait son rôle. En 1971 j'en ai eu assez. Je ne savais pas ce que je cherchais en devenant institutrice, mais ce n'était certainement pas ça. Je ne me retrouvais pas du tout dans ce métier de « flic ». J'ai donc préparé une lettre de démission que j'ai donnée à mon directeur qui m'a répondu que c'était hors de question, qu'il ne la transmettrait pas car j'étais faite pour ce métier. Comme j'étais à l'époque une jeune fille sage et bien élevée, j'ai accepté et je lui ai demandé de « *trouver un stage pour voir autre chose* ». L'année suivante, pendant trois mois, je suis allée en stage de formation à l'École normale d'Auteuil pour apprendre à enseigner le français. Au détour d'un couloir, je rencontre un bonhomme bizarre, grognon, qui ne s'exprimait que par des borborygmes. Plus tard, je le retrouve dans les cours. On n'entendait pas sa voix. Il se baladait dans cette École normale la pipe au bec et une grande valise au bout d'un bras. C'était Fernand Oury. Il entrait dans la salle de cours avec le professeur de français, s'installait et ne disait rien. C'était assez impressionnant, personne n'osait rien lui demander. J'ai compris plus tard pourquoi il se baladait là et avait l'air si désagréable : les

1. Notion proposée par Fernand Oury dès le début des années 1960 pour désigner un mode de fonctionnement et une organisation presque militaire des écoles de banlieue parisienne (Oury et Pain, 1972).

classes pratiques venaient d'être supprimées, alors qu'avec d'autres enseignants formés à la pédagogie institutionnelle, il avait créé et mis en place cette formation. Personne ne savait comment les employer. Fernand Oury était devenu « animateur » et assistait à nos cours. Il avait l'air tellement avenant que personne n'osait lui demander ce qu'il faisait avec sa valise. Entre stagiaires, on s'interrogeait sur sa présence : comme j'étais un peu casse-cou, je suis allée le voir. Plus tard, il m'a dit qu'il avait été très surpris qu'une d'entre nous ose lui demander ce qu'il avait dans cette valise. Nous avons pris rendez-vous et il est venu nous faire un cours de pédagogie institutionnelle. C'était passionnant. Quand il disait quelque chose, il l'écrivait au tableau mais l'effaçait au fur et à mesure. Si bien que lorsqu'il a eu terminé, il n'y avait plus rien d'inscrit. Il a alors montré le tableau en disant « *c'est ça la pédagogie institutionnelle* ». Il a alors ouvert sa valise dans laquelle il y avait des journaux d'élèves, des albums, des enquêtes, des fichiers autocorrectifs dans des matières diverses et variées. Toutes les techniques Freinet étaient à l'intérieur de la valise sous forme de travaux d'enfants : voilà ce qu'il me fallait ! Je suis retournée dans ma classe et je n'ai pas changé grand-chose cette année-là. J'ai commencé un journal avec les enfants, sur une machine à alcool. J'ai revu Fernand Oury en 1972 à l'occasion de la sortie de son livre, *De la classe coopérative à la classe pédagogique institutionnelle*. Nous avons créé des liens : on discutait de la classe et parfois on mangeait ensemble, avec un de ses amis qui avait, lui aussi, été formateur d'enseignants pour les classes pratiques. C'est ainsi que j'ai découvert la pédagogie institutionnelle. En 1974, je me suis vraiment lancée avec ma classe de CE2. Chaque soir en rentrant chez moi, je prenais des notes sur ma journée de classe avec les enfants, dans un journal. J'écrivais tout ce qui s'était passé. Je m'intéressais principalement à la prise de parole des enfants. C'est en lien avec mon histoire. Je m'interrogeais : comment donne-t-on la parole aux enfants ? Comment s'approprient-ils cette parole ? Que vont-ils en faire ? C'est pourquoi je me suis mise à transcrire tous les *Conseils de coopérative*. J'étais devenue une machine à écrire ultra rapide avec un papier et un crayon. J'en ai parlé à Fernand Oury. Je ne sais plus précisément comment ça s'est passé, mais un jour je lui ai donné trois grands classeurs remplis des notes que j'avais prises sur les *Conseils de coopérative* pendant deux ans, en CE2 et CM1, auxquelles s'ajoutaient mes réflexions rédigées chez moi. Très intéressé par l'objet, il m'a proposé d'en faire un livre qui est devenu *Qui c'est l'conseil ?* publié en 1979. Nous avons travaillé de 1976 à 1979 pour faire un livre à partir de ce manuscrit.

**Patrick Geffard** : *Vous avez dit que votre intérêt pour la parole des enfants a quelque chose à voir avec votre histoire. Pouvez-vous en dire un peu plus ?*

**Catherine Pochet** : J'ai grandi dans un milieu où, à l'école, tout était obligatoire et tout était interdit. Quand ce n'était pas interdit, c'était obligatoire et vice-versa. À la maison ça fonctionnait un peu pareil. J'ai été élevée dans une famille où la parole des enfants à table était interdite. Nous

n'avions pas non plus le droit de sortir. Ma seule respiration, c'était les scouts. Plus tard, j'ai retrouvé dans la pédagogie institutionnelle beaucoup de choses analogues au scoutisme : l'importance du cadre, de l'expérimentation, de l'ouverture. J'avais un père militaire et une mère institutrice. Entre un militaire et un « hussard noir de la République », ce n'était pas la fête tous les jours, d'autant plus que ma mère était malade.

**Patrick Geffard** : *Votre mère a-t-elle dû arrêter d'exercer son métier d'institutrice à cause de cette maladie ?*

**Catherine Pochet** : Ma mère adorait son métier, mais elle a eu une tumeur au cerveau à l'âge de trente-trois ans. C'était les années cinquante, la médecine était moins efficace pour ce type de maladie et les médecins n'ont pas vu tout de suite de quoi elle était malade. Elle a été hospitalisée. Ensuite, la tumeur a provoqué des crises d'épilepsie. Mes parents avaient perdu leur première fille qui n'a vécu que trois mois. Je suis née en décembre de la même année. Mon travail analytique m'a permis de comprendre la dépression de ma mère pendant sa grossesse et que je « portais » probablement ce bébé mort. Quand je suis née, j'ai fait une hémorragie méningée à laquelle se sont ajoutés quelques autres soucis de santé. Ma mère est tombée malade quand j'avais six ans. Je n'ai pas eu beaucoup de respiration entre les deux. J'avais dix-sept ans et demi quand elle est morte. Pendant les onze années qu'a duré la maladie, nous avons fait beaucoup d'allers-retours entre l'hôpital et la maison. Ma mère continuait à travailler et ne voulait pas s'arrêter, au grand dam de mon père. Elle a fait classe jusqu'à son décès en 1965. Elle est morte des suites d'un accident de voiture. J'étais à ses côtés. La voiture a heurté un platane. Nous n'avons jamais su ce qui s'était passé : est-ce que c'était une récurrence de la tumeur ? Y a-t-il eu un autre problème cérébral ? Elle est morte quelques jours après l'accident. J'ai alors voulu travailler rapidement, sans doute pour entrer dans la vie active et ne plus dépendre de mon père. Mais je suis restée à la maison jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans pour, entre autres choses, m'occuper de ma petite sœur. J'ai ensuite quitté ma famille pour essayer de trouver une respiration ailleurs, mais je ne l'ai pas trouvée dans l'école où j'ai débuté. C'était une école qui fonctionnait comme celle que j'avais subie quand j'étais élève. Est-ce que j'ai voulu faire comme ma mère qui souhaitait que je fasse mieux qu'elle et que je devienne professeure de collège ? Mais je n'ai finalement pas suivi ce souhait pour des raisons que j'ignore. Quand j'ai débuté dans cette école de Bondy, à la fois j'accédais à la liberté financière et je pouvais vivre comme j'en avais envie, mais en même temps ça ressemblait beaucoup à ce que j'avais connu en tant qu'élève. Je n'avais jamais entendu parler des techniques Freinet et quand Fernand Oury a ouvert ses valises en parlant de la pédagogie institutionnelle, ce fut une grande découverte.

**Patrick Geffard** : *Généralement, les enseignants pratiquant la pédagogie institutionnelle sont membres d'un groupe. Vous ne participez à aucun groupe à cette époque ?*

2. Sigle désignant d'abord le Groupe d'étude théologique (1964-1965) puis devenant, à partir de septembre 1965, le Groupe d'éducation thérapeutique.

**Catherine Pochet :** Non, j'ai commencé seule. Ma rencontre avec Fernand Oury correspond au moment de la fin des G.E.T.<sup>2</sup> Il m'avait invitée à participer à une séance du Groupe d'éducation thérapeutique, mais j'étais trop timide pour oser entrer dans ce groupe. C'est au cours de cette réunion à laquelle je n'ai pas réussi à participer que Fernand a déclaré qu'il partait et quittait ses responsabilités dans ces groupes. Je ne participais donc pas à un groupe. Fernand Oury disait : « *ne commencez jamais seul et ne commencez jamais par le Conseil* ». Moi, j'ai tout fait à l'envers ! En 1974, j'ai fait ma première classe coopérative institutionnalisée. Avant, il y avait eu des petits essais, comme le Texte libre, le Choix de textes, le Journal, mais ça n'avait pas été plus loin.

**Patrick Geffard :** *Tout à l'heure, vous racontiez le moment où Fernand Oury vous a proposé de faire un livre à partir de toutes vos notes prises sur les Conseils. Comment s'est passé ce travail d'écriture ?*

**Catherine Pochet :** Ce fut très compliqué parce que nous n'étions pas du tout dans le même rythme. Alors qu'il lisait les textes et avait envie de travailler, moi j'avais déjà Miloud dans ma classe de Cours préparatoire (CP). Cet élève mobilisait mon énergie et mes pensées, et je ne pouvais pas m'occuper du livre. On se voyait après la classe ou le mercredi. Il travaillait de son côté entre ces moments de rencontre, mais on parlait beaucoup. Pour les deux livres que nous avons écrits ensemble, je dirais que moi j'ai fait la classe et que lui a écrit. J'arrivais avec mes notes de classe, lui écrivait, ensuite on discutait ensemble de tout ce qui était écrit. J'étais d'accord ou pas. J'apportais des idées, mais c'est lui qui a porté le livre. Il disposait de plus de temps que moi parce que je crois me souvenir qu'il était déjà à la retraite.

**Patrick Geffard :** *Si je comprends bien, dans Qui c'est l'conseil ? vous avez écrit ce qui relève de la description des situations vécues en classe, alors que Fernand Oury se chargeait de la mise en forme et des commentaires rédigés à partir de vos échanges. Avez-vous le souvenir de la manière dont ça se passait entre vous ?*

**Catherine Pochet :** Nous discutions, nous mettions au point le texte. Dans le livre, nous avons conservé des dialogues qui témoignent parfois de tensions entre nous. Parfois je l'envoyais promener. Pour moi c'était compliqué parce que je démarrais. J'étais toute jeune. Ce n'était pas évident, mais il n'y a rien dans le livre que je n'ai pas cautionné. Nous avons écrit *Qui c'est l'conseil ?* à deux. Ensuite pour écrire *Miloud*<sup>3</sup> nous avons travaillé avec le groupe « Genèse de la coopérative »<sup>4</sup>.

**Arnaud Dubois :** *Il y avait donc un premier temps d'écriture solitaire, le soir après la classe avec des prises de notes, pour raconter au plus près de ce qui s'était passé ; mais pourquoi écrire ? Était-ce pour garder une trace ?*

**Catherine Pochet :** Au départ, je n'imaginai pas du tout que nous en ferions un livre. J'écrivais pour me rassurer. Mettre en place un fonctionnement coopératif institutionnel dans la classe en abandonnant les manuels scolaires et les cours magistraux implique de quitter la routine qui consiste à monter

3. Dans cet entretien, *Miloud* en italique renvoie à l'ouvrage « *L'année dernière, j'étais mort...* » signé Miloud (Pochet, Oury et Oury, 1986).

4. Module de travail du mouvement Freinet composé d'une dizaine d'enseignants (*id.*, p. 5-6)

sur l'estrade en arrivant le matin et à faire un cours à vingt-cinq bambins qui n'en ont rien à faire mais qui écoutent quand même. Cette routine était rassurante, même si je ne la supportais plus. J'avais l'impression de me lancer dans une aventure angoissante. Le soir, j'écrivais ce qui s'était passé et j'essayais d'analyser, pour ajuster le lendemain dans la classe. J'écrivais beaucoup pour me réassurer. Le directeur m'avait dit : « *je vous fais confiance, je sais que si vous n'y arrivez pas vous reviendrez à la méthode traditionnelle* ». J'étais sous son regard. Il faut distinguer ce qui concernait le comportement des élèves et ce qui relevait des *Conseils*. Par exemple, je pouvais écrire : « *Christelle a réagi comme ça face à telle chose* ». Ça m'était utile pour penser comment j'allais pouvoir être avec Christelle le lendemain. Pour les *Conseils*, je prenais vraiment en note la parole des enfants dans la classe. Je voulais comprendre ce qui se passait.

**Patrick Geffard** : *Est-ce que vous avez parfois recherché d'autres écrits, d'autres textes, pour étayer un commentaire par exemple ?*

**Catherine Pochet** : Peut-être que Fernand Oury le faisait seul dans son bureau, mais je n'en ai pas le souvenir.

**Arnaud Dubois** : *Il y a des termes qui font explicitement référence à la psychanalyse dans ce livre. Je lis un extrait d'un dialogue : « Catherine Pochet : toi tu as une interprétation de tes fantasmes personnels ». Dans cette phrase, il y a les concepts d'« interprétation », de « fantasme ». Quel était alors votre rapport à la psychanalyse ?*

**Catherine Pochet** : Pendant l'écriture du livre, j'étais en analyse. Je n'allais pas très bien. Fernand m'expliquait les concepts psychanalytiques et, en même temps que nous menions ce travail, nous suivions le séminaire de Jean Oury<sup>5</sup>.

**Patrick Geffard** : *Pensez-vous que des liens ont pu s'établir entre le travail mené dans le cadre de votre analyse personnelle et l'écriture du livre avec Fernand Oury ?*

**Catherine Pochet** : Ce que je vous raconte aujourd'hui et que je parviens à retracer en quelques minutes avec un certain détachement, j'en étais incapable à cette époque. Mon histoire personnelle et mon travail d'institutrice étaient séparés. Au cours de mon travail analytique, j'ai pris conscience qu'un enfant n'est pas simplement un réceptacle dans lequel on déverse. Je crois que je commençais à mettre en lien mon histoire de petite fille et ma pratique dans la classe. Par exemple, dans *Qui c'est l'conseil ?* il y a la monographie de Sébastien<sup>6</sup>, un élève qui m'a mise à mal, ce qui m'a beaucoup questionnée. C'est à propos de Sébastien qu'avec Fernand nous avons vu Françoise Dolto. Nous lui avons présenté certains dessins pour voir ce qu'elle en pensait et elle a proposé l'interprétation du dessin publié dans le début du livre, où l'on voit un grand montagnard qui écrase une montagne.

**Patrick Geffard** : *Comment avez-vous été mise en relation avec Françoise Dolto ? Et comment s'est passée cette rencontre ?*

5. Jean Oury (1924-2014), psychiatre et psychanalyste, était le frère cadet de Fernand Oury, dont il était très proche. Il a animé un séminaire régulier à la clinique de La Borde à partir de 1971, puis à l'hôpital Sainte-Anne à Paris, de 1981 à 2014.

6. Oury & Pochet, 1979, p. 355-387.

**Catherine Pochet :** Fernand la connaissait bien et avait accueilli un enfant suivi par elle lorsqu'il enseignait en classe de perfectionnement. Lors de cette rencontre, je fus très impressionnée. Entre deux monstres pareils, j'étais intimidée. Je les écoutais et je n'osais rien dire. Je ne réussissais même plus à penser. C'était vraiment un nouveau monde qui s'ouvrait à moi et que je découvrais au fur à mesure, si loin de l'éducation que j'avais reçue.

**Arnaud Dubois :** *Comment avez-vous écrit la monographie de Miloud ? Comme vous le disiez tout à l'heure, vous meniez le travail d'écriture de Qui c'est l'conseil ? avec Fernand Oury, en même temps que vous aviez Miloud dans votre classe en tant qu'institutrice. Avez-vous pris des notes systématiques là aussi ?*

**Catherine Pochet :** Même avant de commencer à mettre en place une classe coopérative institutionnelle, je prenais des notes le soir. C'était pour moi une manière de poser les choses et de les regarder avec distance. Je l'ai fait de façon systématique à partir du moment où j'ai fait de la pédagogie institutionnelle. Pendant que je faisais la classe, je prenais des notes à la volée : un mot, une expression d'enfant, une réaction, un moment de « grande panique à bord », etc. Je jetais un truc sur un bout de papier pour m'en souvenir le soir. Je n'avais pas de canevas pour écrire. Je notais à la fois ce que j'entendais et les pensées qui me venaient : ce qui me frappait, ce qui me posait question. J'ai longtemps travaillé comme ça. Plus tard, quand je suis devenue rééducatrice, j'écrivais de la même manière après mes séances de rééducation.

**Arnaud Dubois :** *Chronologiquement, dans le même temps, il y avait superposition entre votre analyse personnelle, le travail à partir des notes prises sur les Conseils avec Fernand Oury et l'accueil de Miloud dans votre classe. On peut faire l'hypothèse que tout ce travail avec Fernand Oury et l'analyse personnelle produisaient des effets sur votre manière de travailler avec Miloud.*

**Catherine Pochet :** Ça m'a sans doute aidée à être à la bonne distance avec cet élève. Il m'a toujours fait rire et je n'ai jamais su pourquoi. Il était quand même très abimé et très difficile, mais je ne me suis jamais sentie atteinte par lui. Je pense qu'effectivement tout ça m'a aidée, ainsi que de suivre les séminaires de Jean Oury.

**Patrick Geffard :** *Comment avez-vous travaillé sur ces notes prises sur l'évolution de Miloud ?*

**Catherine Pochet :** Je dois préciser quelques éléments sur le contexte. J'ai eu Miloud dans ma classe pendant deux ans, puis j'ai quitté Bondy pour le Val-de-Marne. Ayant réussi l'examen de maîtresse d'application, je devais changer de poste. Je peux vous raconter une anecdote à ce sujet : comme je voulais le réussir, je n'ai pas fait de pédagogie institutionnelle le jour de l'examen. Ensuite, l'inspectrice membre du jury a dit partout que j'avais écrit des livres de pédagogie institutionnelle, mais que je n'en avais jamais fait ! J'ai été affectée dans une école d'application de Créteil où j'ai eu un CP. Je recevais des stagiaires et j'allais à l'École normale, mais je n'avais pas

le droit de dire que je faisais de la pédagogie institutionnelle. J'ai arrêté au bout de deux ans parce que je n'étais pas satisfaite. J'ai donc passé l'examen pour devenir institutrice spécialisée puis j'ai suivi une formation d'un an. Ensuite, j'ai travaillé environ dix ans dans une classe unique de perfectionnement dans laquelle je recevais les enfants âgés de huit ans, orientés après deux échecs en CP. Ils restaient dans ma classe jusqu'à leur douzième année. Le chantier *Miloud* a commencé quand j'étais en poste dans l'école d'application de Créteil et à l'École normale de Bonneuil-sur-Marne.

**Arnaud Dubois** : *Comment a démarré le travail pour écrire la monographie de Miloud ?*

**Catherine Pochet** : Fernand Oury était un homme très cultivé. Il jouait toujours à l'ignorant, mais il n'en était rien. Il avait une immense bibliothèque dont il avait annoté tous les livres. Il n'avait qu'une passion dans la vie, c'était l'éducation, l'enseignement et la pédagogie institutionnelle. Il a vécu pour la pédagogie institutionnelle. Il lisait des livres de pédagogie et de psychanalyse. Il lisait aussi d'autres choses, mais toujours en rapport avec la pédagogie : par exemple, il lisait Moreno, Lewin ou Bion à propos des groupes. Pour lui dès qu'il y avait du grain à moudre, il fallait le moudre. Quand j'ai commencé à lui parler de Miloud dans la classe, il est évident que ça lui a tiré plus qu'une oreille. Il a été immédiatement attentif. Nous avons pu en discuter, cela m'a aidée. Après quelques anecdotes sur Miloud, c'était reparti pour un autre bouquin.

**Arnaud Dubois** : *Pour Miloud, le travail d'écriture s'est fait avec le groupe Genèse de la Coopérative et avec Jean Oury ?*

**Catherine Pochet** : Jean Oury a fait son travail seul, comme à son habitude. Nous lui avons donné le manuscrit terminé et il a écrit de son côté. Pendant nos rencontres avec le groupe « Genèse de la Coopérative », nous avons utilisé une des techniques Freinet : la mise au point collective de texte libre. Fernand reproduisait les textes puis il nous les envoyait par courrier. Par exemple, il écrivait quelque chose après le travail collectif et envoyait son texte aux membres du groupe pour avoir des retours. Avec le groupe « Genèse de la Coopérative », on se voyait deux fois par an. Entre temps, on échangeait par écrit. Il y avait plusieurs étapes : j'écrivais l'histoire de Miloud à l'aide des notes prises en classe. Ensuite, Fernand lisait ce que j'avais écrit et nous échangeions tous les deux. Puis il écrivait et nous échangeions sur son texte qu'il pouvait modifier après nos discussions. Il l'envoyait ensuite, ronéotypé, aux membres du module « Genèse de la Coopérative ». Certaines parties théoriques ont été écrites par Fernand Oury, une autre par Patrice Buxeda. Les membres du groupe lisaient et pouvaient envoyer des commentaires. Lors de nos rencontres, nous reprenions le manuscrit une nouvelle fois. C'est de cette manière que le texte était mis au point collectivement. Fernand Oury y passait tout son temps : il ne faisait que ça, c'était sa passion.

**Patrick Geffard :** *À ce moment-là, vous n'aviez pas de contacts avec les G.E.T. ?*

**Catherine Pochet :** Non, nous n'avions aucun contact. Fernand Oury avait arrêté définitivement. Cette séparation a été compliquée de part et d'autre. Nous avons d'abord travaillé ensemble, sans lien avec d'autres groupes pendant deux ou trois ans, puis René Laffitte a proposé à Fernand de revenir dans le mouvement Freinet. Fernand Oury était resté fidèle à Freinet et il lisait toujours *L'Éducateur*, la revue de l'Institut coopératif de l'École moderne (ICEM). Les éditoriaux de René Laffitte plaisaient beaucoup à Fernand Oury qui lui a écrit pour prendre contact. Fernand Oury est revenu dans le mouvement Freinet en intégrant le groupe « Genèse de la Coopérative » qui était un module du mouvement Freinet.

**Patrick Geffard :** *Aujourd'hui, forte de cette expérience et de votre pratique, que pourriez-vous dire de ce que la psychanalyse peut modifier dans la conduite de la classe coopérative ou dans la conduite du travail en petits groupes d'élaboration sur la pratique professionnelle ?*

**Catherine Pochet :** Je ne peux parler que pour moi, dans mes classes. Je ne crois pas que la psychanalyse apporte quelque chose. On ne se sert pas de la psychanalyse. Quand un enseignant fait la classe, il fait la classe. Il fait tourner la classe, utilise les médiations, les institutions, les techniques. La psychanalyse, ça nous permet peut-être de pouvoir entendre des choses qu'on n'entendrait pas autrement. Mais ça ne signifie pas qu'on va se servir de la psychanalyse. Par exemple, en classe, l'enseignant ne va pas se dire à propos d'un élève : « *ah oui, là, il est dans une identification projective* ». Je pense que la fréquentation de la psychanalyse nous aide à développer la capacité à accueillir les enfants. Après, quand on travaille en groupe, pour écrire des monographies par exemple, on peut mobiliser des concepts. Mais dans la classe l'enseignant n'est pas psychothérapeute, c'est la classe coopérative institutionnalisée qui est thérapeutique.

**Patrick Geffard :** *Comment le travail sur les concepts, pour rédiger les monographies, peut-il influencer sur les modalités d'écoute dans les situations de classe ?*

**Catherine Pochet :** Je crois qu'il est possible de s'initier modestement à la psychanalyse dans les stages et par le travail dans les petits groupes auxquels nous appartenons. Je suis un assez mauvais exemple parce que je n'ai jamais appartenu à un petit groupe, sauf plus tard quand j'en animais en tant que responsable dans des stages. Mais je crois qu'on développe sa capacité d'écoute en travaillant sur des textes, sur des monographies, avec des gens qui sont passés par là, qui ont une plus grande expérience et peuvent transmettre quelque chose. Fernand Oury m'a transmis énormément de choses. J'ai aussi vécu ma propre analyse. Les enseignants qui font de la pédagogie institutionnelle n'ont pas forcément fait une analyse personnelle, mais ils sont transformés par le travail dans les petits groupes et dans les stages de pédagogie institutionnelle. Ce travail permet que quelque chose bouge en eux et se modifie, ce qui peut sans doute faire

évoluer leur manière d'accueillir les élèves. Par exemple, pendant une réunion de son groupe de pédagogie institutionnelle, un maître peut parler d'un élève qui le met en difficulté. Souvent, le maître constate que le seul fait d'avoir parlé de cet élève, d'avoir échangé avec des collègues modifie la situation : le lendemain, ce n'est plus pareil. Est-ce qu'il a appris consciemment quelque chose ? Je ne crois pas. Je pense que ça se passe à un niveau inconscient : quelque chose s'est passé et le lendemain le maître ne va pas être tout à fait à la même place que la veille. Ainsi, l'élève lui-même ne peut plus être à la même place. C'est peut-être à ce niveau-là que se joue quelque chose qui a à voir avec la psychanalyse. Dans les groupes, on se forme à une écoute influencée par la psychanalyse et ensuite, chacun à sa façon va poursuivre le travail sur lui, par exemple en lisant des livres, ou en engageant un travail psychanalytique.

**Arnaud Dubois** : *Que diriez-vous de l'expérience de la cure pour vous, en lien avec votre pratique de la pédagogie institutionnelle ?*

**Catherine Pochet** : S'il faut que l'instituteur passe par la psychanalyse pour faire de la pédagogie institutionnelle, il y a peu de chance qu'il y ait beaucoup d'instituteurs qui en fassent ! Je pense que ça ne peut absolument pas être une obligation : si on commence une psychanalyse par obligation, ça commence mal. Pour moi, l'analyse a été utile et bénéfique. Je crois avoir ainsi évité de projeter sur les enfants mes propres fantasmes. Mais cela ne peut pas être une obligation, ce serait un non-sens de contraindre qui que ce soit à faire un travail analytique.

**Patrick Geffard** : *Dans le champ de la pédagogie institutionnelle, comment se travaille ce qui vient toucher l'enseignant dans la rencontre singulière avec tel ou tel élève ? Par exemple, cette dimension est-elle mise au travail au cours de l'écriture d'une monographie ?*

**Catherine Pochet** : Je dirais que ça dépend de la personne qui apporte un texte. En général, dans les stages auxquels j'ai participé ou que j'ai animés, il existe un atelier d'écriture de monographies, nommé « atelier B ». Dans ce type d'atelier, regroupant plusieurs enseignants, certains participants peuvent aller plus loin que d'autres dans leurs élaborations. Aujourd'hui, quand je suis responsable d'un atelier B, je suis toujours très vigilante. J'ai souvent l'impression de marcher sur la pointe des pieds. J'évite d'y aller avec de gros sabots et je laisse toujours à la personne qui apporte un texte la possibilité d'arrêter le travail. Par exemple, si je formule une hypothèse, il peut dire : « *je ne veux pas aller de ce côté-là* ». Je crois que c'est celui dont le texte est travaillé qui peut dire s'il veut ou non approfondir certaines idées. Pour moi, c'est souvent difficile d'animer ce type d'atelier parce que ça demande une grande vigilance. L'enjeu est que les participants repartent sur leurs deux pieds. Il faut vraiment qu'ils repartent entiers parce qu'on peut toucher à des choses qui peuvent être douloureuses. Parfois, mieux vaut ne pas pousser la monographie trop loin, au profit de l'équilibre de la personne qui apporte un texte. Cette attention aux personnes est une position éthique.

**Patrick Geffard** : *Dans ces ateliers d'écriture de monographies, le travail ne porte donc pas seulement sur les dispositifs pédagogiques mis en œuvre dans les classes, ou sur les élèves, mais aussi sur ce qui peut se jouer du côté de l'enseignant engagé dans la pratique de la pédagogie institutionnelle. C'est bien ça ?*

**Catherine Pochet** : Oui, l'adulte est pris dans la relation. À partir du moment où il y a relation, il y a du transfert. Cette dimension de l'engagement de l'enseignant est travaillée dans un tel groupe. On pourrait résumer cette dimension à une question un peu maladroitement adressée à l'enseignant et que l'on pourrait formuler ainsi : « et toi t'es où là-dedans ? »

**Arnaud Dubois** : *Et comment cette question est-elle mise au travail dans un groupe d'élaboration de la pratique professionnelle ?*

**Catherine Pochet** : C'est un travail qui peut être initié par les responsables de l'atelier, par exemple au détour d'une phrase, d'un mot, d'un regard ou d'une attitude de la personne dont le texte est travaillé en groupe. Sur ce point, je crois que le travail de responsable de l'atelier peut être comparé à celui d'un psychanalyste dans la mesure où le responsable n'a pas préparé à l'avance. Pendant l'atelier, chacun est invité à associer sur des choses différentes et c'est toujours inattendu. Par exemple, quand je lis un texte dans un tel groupe, ou lorsqu'un participant présente une difficulté avec un enfant, il me vient immédiatement beaucoup d'idées et il en va de même pour les participants. Chacun réagit avec ce qu'il est, ce qu'il a à sa disposition à ce moment-là. Celui qui reçoit les idées va les recevoir de différentes façons et va s'en emparer ou non. Les ateliers B sont toujours animés par deux co-responsables. C'est important de ne pas être seul. La co-animation permet aussi de former de futurs responsables pour ce type d'atelier. Personnellement, j'envisage d'arrêter de participer à des stages et je sais que des collègues qui ont été co-responsables avec moi ont pu apprendre et pourront animer un atelier B.

**Patrick Geffard** : *Je voudrais revenir sur l'orientation psychanalytique dans la conduite de la classe et sur la manière dont se transmet cette orientation dans les stages. Aujourd'hui, comment envisagez-vous cette transmission ?*

**Catherine Pochet** : Je pense que la transmission de quelque chose en lien avec la psychanalyse se fait, pour les stagiaires, par l'intermédiaire de l'atelier B. Je suis toujours très surprise de l'écoute et de la stupéfaction des gens quand ils entendent la présentation d'une monographie. Une monographie, ça laisse toujours sans voix. Je crois que cette orientation peut se transmettre par ce biais-là. Comment peut-on mieux approcher quelque chose qui se joue au niveau inconscient que par la présentation d'une monographie ? Parfois, c'est la lecture d'une monographie qui peut donner envie d'aller un peu plus loin, pour soi, dans le registre inconscient. Comme disait Fernand Oury, je pense que la pédagogie institutionnelle fait grandir à la fois les enfants et les adultes. Elle fait grandir les adultes en les rendant plus humains et plus entiers, dans le sens où ils vont accéder à des choses d'eux-mêmes qu'ils ignoraient. Je ne sais pas pourquoi, mais le

souvenir d'un « Quoi de neuf ? » me revient en mémoire. Alors qu'en tant que rééducatrice dans un réseau d'aide j'allais chercher un enfant dans sa classe, j'arrive au moment du « Quoi de neuf ? » dans une classe traditionnelle de grande section de maternelle. J'essaye d'être la plus discrète possible, j'entre sur la pointe des pieds et j'attends près de la porte que l'enseignant ait terminé. J'entends alors une petite fille qui raconte que la nuit précédente les pompiers étaient venus pour emmener sa maman à l'hôpital. C'est un événement extraordinaire et éminemment compliqué pour l'enfant qui le raconte. L'enseignant réagit en demandant à la classe : « *y a-t-il des questions ?* ». Il n'y en a pas eu et l'enseignant a donné la parole à un autre enfant. J'étais verte. Quand je dis que la pédagogie institutionnelle rend peut-être plus humain, c'est peut-être sur des choses comme ça. Moi, ça ne me viendrait même pas à l'idée de dire : « *plus de questions ? On passe* ». Cette enfant est restée seule avec sa maman à l'hôpital. Aura-t-elle encore envie de parler en classe ? La pédagogie institutionnelle nous apprend à faire un signe. Parfois, quand on ne sait pas quoi dire, on peut simplement signifier qu'on a entendu et qu'on est là.

**Arnaud Dubois** : *Comment s'est passé pour vous le passage d'institutrice en classe coopérative institutionnelle, à la pratique de rééducatrice en Réseau d'aides spécialisées aux élèves en difficulté (Rased) ? Comment avez-vous mobilisé la pédagogie institutionnelle dans cette pratique ?*

**Catherine Pochet** : Je m'y suis tout de suite retrouvée parce que dans la rééducation il faut poser un cadre. L'enseignant spécialisé pose des limites, comme on le fait dans une classe coopérative institutionnalisée, pour distinguer ce qui est autorisé de ce qui est interdit et ouvrir des possibles. Quand je travaillais avec des petits groupes d'élèves, je travaillais comme en pédagogie institutionnelle et lorsque je travaillais avec un enfant seul, je mobilisais les mêmes ressources que dans la classe : offrir un lieu, des médiations, poser un cadre, lui permettre d'avoir une place, travailler sur l'imaginaire et le symbolique pour lui permettre de se déplacer. La pédagogie institutionnelle était pour moi éminemment présente.

**Patrick Geffard** : *Que diriez-vous de la situation de la pédagogie institutionnelle aujourd'hui ?*

**Catherine Pochet** : Je travaille maintenant dans un groupe du Maine-et-Loire. Les gens sont très intéressés, ils avancent et sont parties prenantes : ils s'impliquent dans le travail. Ce que je trouve plus compliqué, c'est que nous ne sommes plus dans une période de « militantisme » : il est de plus en plus difficile d'organiser des stages, par manque de volontaires. Il y a de moins en moins d'enseignants prêts à prendre une semaine sur leurs vacances d'été et à payer pour suivre un stage de formation à la pédagogie institutionnelle. Cette pratique est en train de disparaître et ce n'est pas rassurant, parce que les stages sont un lieu de formation essentiel. Au cours de ces stages de sept jours en internat, les participants vivent et font l'expérience d'une classe institutionnalisée pendant une semaine, si possible plusieurs années consécutives. Par contre, il y a aujourd'hui beaucoup de

petits groupes en France où se pratique la pédagogie institutionnelle, donc, ça, c'est plutôt rassurant.

**Arnaud Dubois et Patrick Geffard** : *Nous vous remercions pour ce partage à propos de votre parcours.*

## Références bibliographiques

Oury, F. et Vasquez, A. (1971). *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*. Paris : Maspéro.

Oury, F. et Pain, J. (1972). *Chronique de l'école-caserne*. Paris : Maspéro.

Pochet, C. et Oury, F. (1979). *Qui c'est l'conseil ?* Paris : Maspéro.

Pochet, C., Oury, F. et Oury, J. (1986). « *L'année dernière, j'étais mort...* » signé *Miloud*. Vigneux : Matrice.

Pour citer ce texte :

Dubois, A. et Geffard, P. (2015). Entretien avec Catherine Pochet. *Cliopsy*, 14, 105-116.